Recherches & Travaux

79 | 2011
Stendhal, Vienne, l'Autriche

Présentation

Marie-Rose Corredor

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/469>
DOI : 10.4000/recherchestravaux.469
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011
Pagination : 7-13
ISBN : 978-2-84310-215-8
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Marie-Rose Corredor, « Présentation », *Recherches & Travaux* [En ligne], 79 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.469>

Présentation

«J'ai éprouvé, les premiers jours de mon séjour à Vienne, ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève seule m'avait rappelé depuis l'Italie¹»

Le long séjour de Stendhal à Vienne en 1809 et, plus largement, sa relation à l'Autriche, n'ont fait l'objet à ce jour d'aucune étude générale en français qui essaie d'en valoriser les multiples aspects. Un colloque organisé par des stendhaliens allemands et autrichiens en 1989 à Salzbourg² avait talentueusement exposé les points de vue germaniques ; l'année 2009 ayant récemment réactualisé ces questions, le moment semblait venu d'ouvrir ce dossier et d'en explorer les perspectives à nouveaux frais.

C'est d'abord autour de l'année 1809 que s'organise la réflexion sur la dette de Stendhal à l'égard de l'Autriche en général : on a pu à bon droit la qualifier d'«année autrichienne³». Cette expérience est plus courte dans la durée que son expérience allemande mais elle se révèle d'une grande richesse et d'une grande diversité, notamment par la place occupée par l'expérience viennoise. Nous ne devons pas oublier que cette expérience a lieu dans un contexte de guerre et de conquête par l'armée de Napoléon et que ce contexte de conflit détermine certaines lacunes ou certaines réticences dans les récits de Stendhal – journal ou lettres de cette période ; ainsi, au début de son *Journal*, daté d'avril 1809, Stendhal dit clairement que son statut de fonctionnaire de l'Empire lui impose le devoir de réserve : «Par prudence, rien de politique, tous les noms changés.»

1. Lettre à Félix Faure du 18 mai 1809, *Correspondance*, t. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 531.

2. *Stendhal und Österreich*, K. Ringger, R. Baehr, Chr. Weiand (éd.), Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1989.

3. R. Baehr, « 1809, l'année autrichienne de Stendhal » *Stendhal Club*, n° 96, 15 juillet 1982, p. 356-371.

Il n'écrit donc rien, affirme-t-il plus loin, sur les relations politiques entre l'Allemagne et la Prusse ni sur ses relations personnelles avec « le plus grand des hommes ». Mais ces réserves, sans doute indispensables, ne l'empêchent pas de laisser transparaître ses sentiments et ses impressions.

Panoramas

Après le long séjour à Brunswick et ce qui a pu apparaître, un peu vite sans doute, comme un rendez-vous raté avec la langue allemande, Stendhal suit donc la Grande Armée en terre autrichienne pendant l'essentiel de l'année 1809. Avant l'entrée à Vienne, le paysage lui est déjà apparu très attrayant :

Le pays de Strasbourg à Vienne est, aux lacs près, tout ce qu'on peut désirer de plus pittoresque⁴

Et l'approche de Vienne lui inspire un véritable enthousiasme :

J'ai promené hier dans une des plus belles positions du monde : l'abbaye de Melk, sur le Danube. [...] L'immense Danube et ses grandes îles, sur lesquelles on domine d'une hauteur de 150 pieds form [sic] un spectacle unique. Je n'y trouve à comparer que la terrasse de Lausanne et de Bergame⁵

Ces louanges resteront une constante et seront corroborées par les évocations enthousiastes du Prater, à Vienne, qualifié de « plus belle promenade d'Europe ». La découverte du paysage autrichien sera, sans aucun doute, une des contributions les plus importantes à la modélisation progressive d'un paysage européen par Stendhal, paysage tributaire parfois de brumes nordiques dissipées par l'éclatant soleil du modèle italien, mais jamais vraiment oubliées. Une poétique du Nord qui ne s'oppose pas à celle du Midi, comme Madame de Staël la configure au même moment, mais s'enrichit de nuances respectives.

Comment peut-on inscrire ces récits de « voyage » ou de « séjour »⁶ stendhaliens dans les usages de l'époque et plus particulièrement les usages autrichiens ? Françoise Knopper évoque et analyse plusieurs de ces récits et tout particulièrement celui de l'archiduc Jean, contemporain de Stendhal ; on ne sait si Stendhal pouvait les connaître, mais ils rendent compte des spécificités, à cette époque, de l'« aire culturelle autrichienne »⁷, sans doute peu perceptible aux envahisseurs

4. *Journal*, dans *Œuvres intimes*, t. 1, éd. V. Del Litto, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 530.

5. *Ibid.*, p. 532.

6. Voir l'article de M. Bassou, p. 73.

7. Voir l'article de Fr. Knopper, p. 17.

français et par ailleurs si souvent difficile à délimiter⁸. Que certains de ces récits de voyage aient pu avoir des centres d'intérêt en partie « botanistes ou minéralogistes » ne leur confère pas une typologie étrangère aux préoccupations de Beyle-Stendhal : au contraire, on verra que le visiteur inspiré des mines de Hallein, à la fin du séjour autrichien, se situe dans une tradition européenne du voyage à visée scientifique, même si la particularité de sa situation suscite d'autres centres d'intérêt.

Chez Stendhal, le paysage est très souvent lié à l'émotion amoureuse – plus largement érotique au sens propre – et l'expérience autrichienne apportera sa moisson d'expériences sentimentales, faisant suite à celle connue à Brunswick avec la poétique et évanescence Wilhelmine de Griesheim, à qui la future *Histoire de la peinture en Italie* sera dédiée. Longtemps restée une énigme pour les stendhaliens, l'identité d'une certaine Babeth semble avoir été élucidée par Richard Coe qui a vu en elle, cela ne surprend pas, une actrice de théâtre lyrique comme le futur écrivain de *Vies* de musiciens les affectionnait⁹. Elle sera la version gaie et ludique de l'éducation sentimentale perpétuellement en cours du jeune commissaire des guerres alors que tout le séjour autrichien a, en toile de fond, l'épisode le plus dramatisé d'une « passion dans le désert¹⁰ », celle que Beyle nourrit pour Alexandrine Daru, l'épouse de son puissant protecteur, le comte Daru.

Des « armes et des lettres »

Le séjour autrichien n'est pas pour Beyle un baptême du feu et une initiation à la guerre, mais c'est bien l'épisode de la bataille d'Ebelsberg, épisode commenté par Jean-Jacques Labia comme par Suzel Esquier qui, par son horreur, contribuera à fournir des éléments pour la bataille de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme*. Stendhal s'appuiera ensuite sur le récit, à caractère journalistique de Cadet de Gassicourt¹¹, à qui il empruntera par ailleurs bien des considérations sur l'« amour allemand¹² ». Comme il le fera plus tard pour la retraite de Moscou et le compte rendu qui en a été fait par le comte de Ségur, Stendhal se servira de ces documents comme points d'appui pour

8. Voir l'article de J.-J. Labia, p. 127.

9. R. N. Coe, « Lisbeth folle par amour ou les soirées d'un commissaire des guerres » *Stendhal Club*, n^{os} 38, 39 et 40, 1967-1968, p. 235-242.

10. T. Oswald « Une passion dans le désert », dans *Henri Beyle, un écrivain méconnu*, Fr. Claudon, M. Arrous, M. Crouzet (éd.), Kimé, 2005, p. 234-253.

11. Ch.-L. Cadet de Gassicourt, *Voyage en Autriche, en Bohême et en Moravie*, L'Huillier, 1818.

12. Voir « De l'amour allemand », « Dossier », p. 187.

une libre interprétation de sa part. Et même si, pour cause de fièvre dit-il, il n'assiste pas à la bataille de Wagram qui conforte la victoire de la Grande Armée, cette bataille sera assez auréolée d'un prestige symbolique pour que Stendhal, un instant, se raconte à lui-même qu'il en a bien été le témoin¹³. Quoi qu'il en soit, Stendhal a bien fait partie des « voyageurs sur les chemins de la paix et de la guerre¹⁴ ».

Le jeune « adjoint » aux commissaires des guerres a de multiples rôles dans cet épisode autrichien, rôles dont certains sont difficiles à éclaircir : s'appuyant sur des documents en partie inédits, Elaine Williamson parle à bon droit d'« énigmes de la campagne d'Autriche », énigmes dont ni le *Journal* ni la correspondance, pour des raisons probables de confidentialité déjà évoquées, ne peuvent rendre compte. Beyle a-t-il vraiment été chargé d'une mission diplomatique en Hongrie ? d'une mission d'approvisionnement ? L'essentiel réside dans le fait qui ne fait pas de doute : Beyle est avant tout celui qui « tient la plume », plume dont Daru a pu constater depuis Brunswick qu'elle était particulièrement efficace par sa clarté et sa précision.

Vienne ville ouverte, Vienne ville de culture. Incontestablement, c'est dans le domaine culturel que l'apport a été le plus important et le plus durable. Comme l'a bien montré Richard Coe, les « soirées d'un commissaire des guerres » furent bien remplies. Théâtre, opéra, ballet, la capitale autrichienne offrait l'embarras du choix. Parmi ces choix multiples, on peut signaler la nouveauté des ballets de Vigano pour Stendhal ainsi que l'engouement pour l'*opera buffa* qui date de cette époque et qui ne le quittera plus :

Ce furent en effet le ballet et l'opéra qui, en cette année 1809, firent la gloire de la capitale des Habsbourg¹⁵.

Les représentations dans les différents théâtres étaient peut-être de qualité inégale ; elles furent pourtant pour Stendhal l'initiation à une approche nouvelle du théâtre qui constitue un premier pas vers ce qui sera son romantisme ; comme le souligne Richard Coe :

Le climat littéraire de la capitale en 1809 était nettement chaotique. On y était en pleine révolution « romantique » – romantique cela va sans dire dans le sens de Schlegel, et pas encore celui de Victor Hugo [...] Le mot « romantique », le fait vaut la peine d'être remarqué, ne paraît pas une seule fois sur les affiches¹⁶.

Il ne fait pourtant pas de doute que l'assiduité de Stendhal à ces différents spectacles a contribué à faire évoluer, lentement et sûrement, son goût et ses choix théâtraux, choix dont on ne peut oublier qu'ils étaient encore sa

13. Voir « Campagne de Wagram », « Dossier », p. 185.

14. Voir l'article de Fr. Knopper, p. 17.

15. R. N. Coe, art. cité, p. 321.

16. *Ibid.*

préoccupation littéraire majeure à cette date-là. Laissons une dernière fois la parole à Richard Coe qui a en a fait une lumineuse synthèse :

Si, vers cette époque, Stendhal commence, si lentement que ce soit, à renoncer à ces ambitions de dramaturge, s'il se détourne de plus en plus du théâtre classique pour se préoccuper de l'*opéra bouffa* et de Shakespeare, il n'est pas impossible que les souvenirs de Vienne aient contribué à déterminer ce changement. Pourtant, lorsque, beaucoup plus tard, Stendhal esquissera le plan d'un drame romantique idéal (*Henri III*), il est indiscutable que là, à côté de Shakespeare, nous pouvons repérer les traces des *romantische-historische Schauspiele* de Ziegler, de Johanna von Weissenthurn, d'Iffland et, hélas, de Kotzebue¹⁷.

Il y a un avis unanime dans la critique stendhalienne : c'est sans aucun doute dans le domaine musical que l'influence du séjour à Vienne, et plus largement en Autriche, a été la plus déterminante. Stendhal est entré à Vienne en chantant l'air de Chérubin des *Noces de Figaro* « *Voi che sapete* ». De la musique avant toute chose pour lui et Vienne était une capitale musicale : le contexte historique lui permet d'assister aux obsèques de Haydn, musicien à renommée européenne, comme le commentent Francis Claudon et Suzel Esquier. Contexte dont on voit bien l'importance pour le futur écrivain d'une *Vie de Haydn*. Surtout l'adhésion, cette fois sans réticence, à Mozart, modélisé de façon plus sombre et dramatique par son *Don Juan*. À Brunswick, Mozart était encore pour Stendhal inférieur à Cimarosa et à son emblématique *Matrimonio segreto* qu'il avait entendu à dix-sept ans, à Ivree, dans un climat d'enthousiasme inaugural ; à Vienne, comme le commente Suzel Esquier, Mozart est mis cette fois sur un pied d'égalité avec Cimarosa, et si Stendhal utilise encore à l'occasion, à cette époque, le pseudonyme de Dominique, en l'honneur de Cimarosa, il va aussi bientôt signer une des lettres à son ami Louis Crozet : « M. Mozart ». On ne peut s'étonner que la *Vie de Haydn* soit suivie par une *Vie de Mozart*. Plus largement, c'est l'ensemble de la vie musicale à Vienne qui impressionne Stendhal ; il le dira quelques années plus tard dans sa *Vie de Rossini* : « J'ai le respect le plus senti pour le goût musical des Viennois¹⁸. »

Vienne, l'Autriche : une histoire européenne

Le départ de Vienne par étapes conduit Stendhal aux mines de Hallein, près de Salzbourg. Cette visite historique, dont la trace écrite a été retrouvée il y a quelques années par Rudolf Baehr¹⁹, donnera naissance, quelques années plus tard, à cette image composite élaborée en théorie du sentiment amoureux, la

17. Art. cité, p. 322.

18. *Vie de Rossini*, éd. V. Del Litto, Genève, Cercle du Bibliophile, 1970, p. 260.

19. R. Baehr, art. cité, p. 332.

célèbre « cristallisation », métaphore de l'investissement de l'imaginaire dans le domaine amoureux. Mais aussi, subtilement, un des signes majeurs d'un éloignement irréversible de Stendhal à l'égard de l'Idéologie qui représenta, un moment, l'investissement intellectuel le plus important de sa jeunesse. L'immersion dans l'air du temps allemand et autrichien n'a pu que contribuer à le rendre sensible à certains aspects des thèses de l'idéalisme allemand comme le montre Alexandra Pion. Rappelons que Frédéric Schlegel était présent à Vienne au moment de l'occupation française et qu'il y publia son journal, l'*Österreichische Zeitung*, à la barbe de Napoléon. Il faudra attendre le deuxième séjour en Italie, après la chute de l'Empire, pour que le contact avec le *romanticismo* milanais conduise Stendhal à prendre résolument position pour cette nouvelle sensibilité et à adopter la vision esthétique qu'il qualifie de « Moderne²⁰ » et que Baudelaire théoriserait plus tard sous le nom de *modernité*. Le « pays de l'imagination », déjà entrevu à Brunswick, dans l'aire germanique, va nourrir très discrètement parfois mais très durablement la polysémie stendhalienne du sentiment « érotique », au sens le plus fort du désir créateur. « Minette » à Brunswick ou Babeth à Vienne ne sont pas que d'aimables fantômes de la mémoire dont le consul vieillissant aimera à se souvenir : elles contribuent à modéliser des figures aussi emblématiques de la création romanesque de Stendhal que Mina de Vanghel, héroïne du roman éponyme. La lecture des romans d'Auguste Lafontaine, déjà rencontrés à Brunswick, va du côté de la même veine sensible, du tempo lent qui est une des constantes de la vision amoureuse stendhalienne, celle qui est vécue sur le mode mineur, alors que l'Italie en sera le versant volcanique et fulgurant. Mais l'un ne peut aller sans l'autre.

De fait, Stendhal n'en aura jamais fini avec l'Autriche : lors de son séjour milanais, de 1815 à 1821, il exprime à plusieurs reprises la reconnaissance des mérites politiques de la tradition de Joseph II et du comte Firmian, les opposants à la rigidité du régime de Metternich ; sa vision historique est globalement équilibrée sur ce point. Cela ne l'empêchera pas d'être directement aux prises avec la police autrichienne et d'en subir les conséquences : séjour à Milan écourté, éphémère consulat à Trieste, dont il est chassé aussi sous la pression de l'influence autrichienne. En toile de fond omniprésente, l'Autriche, allégorie d'une présence / absence politique comme dans l'œuvre de Musil, détermine une bonne part des figures de ballet de la politique de Parme dans *La Chartreuse de Parme*. Il n'est pas jusqu'au prince de Parme qui ne puisse représenter, *a contrario*, l'autre prince de Parme, l'autrichien

20. Notamment dans *Racine et Shakespeare*.

duc de Reichstag et roi de Rome, l'Aiglon qui nourrit fantasmatiquement d'impossibles résurrections de l'Histoire.

Stendhal l'«européen», comme dira Nietzsche, a connu à Vienne un des centres névralgiques de la culture européenne à cette époque, un moment brillant de la vie intellectuelle de la Mitteleuropa²¹. Le Congrès de Vienne mettra fin au rêve napoléonien et à l'amplitude d'une marche qui a conduit Stendhal jusqu'à «piétiner les neiges russes». Les traces des expériences culturelles en terre autrichienne survivront bien au-delà des conflits historico-politiques. Comme Milan, sa version solaire, Vienne et sa couleur autrichienne ont largement contribué à l'ouverture d'esprit du consul de Civitavecchia. Stendhal n'oubliera jamais Vienne et sa douceur de vivre même si le tropisme italien l'entraîne irréversiblement vers le pays où les «orangers viennent en terre». Cette Vienne qui, comme le dit ici Françoise Knopper, «restait un haut lieu de la légitimité dynastique où il faisait bon vivre». Le puissant empire austro-hongrois va peu à peu vaciller vers une décadence historique que Stendhal n'a pu connaître mais la subtilité de l'esprit viennois «fin de siècle» reconnaîtra en Stendhal un fils de la même famille intellectuelle, celle de l'impitoyable lucidité critique. Hofmannsthal, Schnitzler verront en Stendhal un des leurs²². «Je serai lu en 1900» avait prophétisé Stendhal. À Vienne, à coup sûr.

21. Voir l'article de J.-L. Labia, p. 127.

22. Voir A. Corbineau-Hoffmann, «Spuren Stendhals im Wiener *Fin-de-siècle*», dans *Stendhal und Österreich*, ouvr. cité, p. 103-124.